

XYZ. La revue de la nouvelle

En route pour le bal

Judith Cowan



Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cowan, J. (1992). En route pour le bal. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 59–70.

EN ROUTE POUR LE BAL

JUDITH COWAN

— **Y**a rien là, a dit le chauffeur de l'autobus, et il a lancé son gros engin sur l'autoroute, dans la neige aveuglante. Nous nous sommes littéralement jetés dans le blanc. Des griffes de neige géantes filaient en travers de la chaussée, agrippant tout ce qui passait. Nous les heurtions comme un hors-bord frappe les vagues, en vacillant un peu sous les chocs. Chaque fois, je voyais venir le tête-à-queue et me recroquevillais dans la chaleur sèche et métallique de l'autobus, attendant l'impact, le froid soudain, le chaos blanc, le sang, le verre, le désastre. Mais tout s'est bien passé.

— Tu vois, y a rien là, a répété le chauffeur en abordant allégrement au terminus Voyageur.

J'ai essayé de lui cacher que je tremblais en dégageant du porte-bagages ma longue housse de plastique. Puis j'ai sauté de l'autobus enfumé dans une débandade de neige tourbillonnante.

Sigurd n'était pas là. J'ai rentré mes cheveux sous la tuque et suis restée sur place un moment, cherchant le rebord du trottoir sous la neige. Je me demandais si je devais prendre un taxi ou l'appeler. Je tenais la housse droite pour ne pas plisser ma robe. Mes bottes commençaient à prendre l'eau. J'ai posé ma valise dans la neige. Les larmes aux yeux à cause du vent, je scrutais la circulation obstruée et embourbée, à la recherche de la voiture de Sigurd. Il fallait que je me mouche. Le sac que je portais à l'épaule glissait le long de mon bras. Avec les dents, j'ai retiré un gant, et j'essayais de libérer une main pour sortir de l'argent, des mouchoirs et un carnet d'adresses quand je l'ai vu passer. Il ne s'est pas arrêté: il ne m'avait pas reconnue. Il cherchait un endroit où

stationner. J'ai essayé de lui faire signe, j'ai agité la housse comme un drapeau, fait « mmff » à travers le gant, et soudain, le revoilà. Il avait tourné le coin de la rue avant de comprendre et de revenir. Quel soulagement, quelle sécurité j'ai éprouvés à me laisser tomber dans la voiture, dans sa chaleur et son odeur de cuir ! Les lèvres froides, il m'a embrassée et m'a pressé le bras à travers le manteau.

— Salut ! Bon voyage ?

— Effrayant !

Il n'a pas fait attention à ce que je disais.

— Bon ! Tu vas avoir le temps de te détendre chez moi. Il faut que je retourne au bureau pour une heure à peu près...

Et la chaleur et l'odeur du cuir m'ont quittée quand il m'a lâchée à la porte de son immeuble et s'est évanoui de nouveau dans la circulation.

— Peu importe, me suis-je dit en tirant mon chargement au pied des marches, moi aussi, j'ai à faire.

Les grands magasins allaient fermer. Arrivée en haut, j'ai planté là ma valise, suspendu la housse et filé droit chez Eaton pour essayer de trouver une paire de longs gants noirs. La neige avait faibli. Le *golden square mile* était plus morne que jamais. En déboulant la pente dans le crépuscule, la neige fondante et la foule emmitouflée, j'ai commencé à me demander comment j'allais me sortir de tout ça, avec la perspective d'un bal d'apparat par-dessus le marché. Fatiguée, les yeux rougis et enfumés par le trajet en autobus, j'étais censée être étincelante. Sigurd s'attendait sûrement à ce que je brille de tous mes feux. Il faudrait que j'aie l'air d'avoir dormi toute la journée et de sortir à l'instant d'un emballage de papier de soie. J'étais même un peu surprise, après tous les sermons qu'il m'avait faits, qu'il ne m'ait pas envoyée chez une esthéticienne pour le maquillage. Au moins, j'ai trouvé des gants, la seule paire qui restait, et j'ai regrimpé la rue jusqu'à l'appartement avant six heures.

Il était temps de penser sérieusement à me préparer. Je me suis lavé les cheveux pour en finir avec l'essence de l'autobus Voyageur, et après les avoir séchés, je me suis affalée sur le lit de Sigurd. Si je pouvais dormir un peu, j'aurais peut-être l'air moins ravagé. Mais où est-ce qu'il était, lui ? J'ignorais quand il ferait son entrée ; dans ces conditions, comment me détendre ?

L'atteindre par téléphone, c'était toujours un exploit. Il avait au moins quatre numéros et ne sortait jamais sans son téléphone cellulaire et, malgré tout, il restait inaccessible la plupart du temps. On aurait dit que tout son système compliqué n'avait d'autre but que d'empêcher quiconque de le joindre. Le numéro du bureau m'a renvoyée au téléphone dans l'auto, le téléphone de l'auto a fait un « bip » suivi d'un bruit de gong électronique et une voix monocorde a annoncé qu'il n'était pas disponible. Quand j'ai ressuyé le numéro du bureau, il était occupé, ce qui pouvait signifier qu'il avait détourné les appels au bureau vers la maison, et que c'était moi qui occupais la ligne. Alors j'ai essayé l'autre numéro du bureau, sans succès. Je me suis rallongée et je regardais fixement le plafond quand il a appelé.

— Salut, ça va ?

— Ça va, où es-tu ?

— Je termine. T'as été chez le coiffeur ?

— Coiffeur ?

— Coiffeur, coiffeuse, qu'est-ce que tu fais avec tes cheveux ?

— Quand est-ce que je serais allée chez un coiffeur ? Tu sais que je viens d'arriver. Tu sais que je ne connais pas de coiffeur à Montréal.

— Eh bien, il me semble que t'aurais pu te renseigner.

— Sigurd, je n'habite pas ici, j'ai travaillé toute la semaine, si tu voulais que je me fasse plastifier les cheveux, il fallait le dire plus tôt, bien plus tôt, et demander qu'on me recommande quelqu'un. Parce que je ne vais jamais dans les salons de coiffure.

Ces gens-là ne me comprennent pas. Ils essaient toujours de me faire ressembler à ma secrétaire.

— Hmmph. Et le maquillage ?

— Oui, j'ai des produits de Lancôme avec moi. Mais ça ne vaut pas la peine, tu sais, je ne suis pas plus jolie maquillée.

— Sois pas bête, il faut que tu te maquilles. Tout le monde se maquille. Ça fait toute la différence. J'espère qu'au moins tu sais quoi faire avec tes produits de Lancôme.

— Oui, bien sûr...

— Parfait, écoute, il y a autre chose.

— Quoi ?

— Annabelle.

— Annabelle ?

— Tu sais bien, je t'ai parlé d'elle, c'est une vieille amie, et son *gentleman friend* est un contact important pour moi. Elle aimerait nous accompagner, si toi tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Nous accompagner ? Mais tu me dis qu'elle a un ami...

— Le problème, c'est qu'il est marié. Il ne peut pas y aller avec elle, comme ça. Alors tout ce qu'elle veut, c'est pouvoir s'asseoir à notre table. Quand tout le monde se lèvera pour danser, il viendra la chercher. Officiellement, il escorte une des organisatrices, mais c'est une vieille dame qui rentre toujours à dix heures. Après, il nous débarrassera complètement d'Annabelle.

— Ah ! bon.

— Ça ira comme ça ?

— Oui, bien sûr...

— Et puis un tout petit détail encore...

— Quoi ?

— Tu n'avais pas encore décidé si tu voulais porter des gants noirs ou des gants blancs, si je me souviens bien...

— Oui, mais...

— ... et Annabelle a cherché une paire de longs gants noirs et n'en a pas trouvé. Alors elle s'est demandé si tu pourrais lui prêter les tiens, puisque tu vas probablement porter les blancs.

Derrière sa voix, j'entendais le moteur de sa voiture en marche. Le bruit de la circulation aussi. C'était le téléphone cellulaire. Il devait être dans un tunnel quand j'avais appelé.

— Sigurd, comment est-ce qu'Annabelle, que je n'ai jamais vue, sait tout sur mes gants ? C'est seulement ce soir que j'ai acheté les noirs et je veux les porter. Comment peux-tu offrir mes gants à quelqu'un que je ne connais même pas ?

— *Shit.*

— Quoi ?

— Rien, rien, ça va, une voiture m'a coupé. À tout de suite !

Et le gong électronique a retenti. Il avait raccroché.

Trois quarts d'heure après, il est entré, amical et presque galant. Il a mis l'émission de Normand Séguin, *Musique de table*, et pour se déshabiller s'est lancé dans un numéro de striptease sur un concerto de violoncelle. Puis il s'est installé dans son bain-tourbillon avec ses lunettes en demi-lunes et la *Gazette*. Quelques minutes après, il s'est rappelé qu'il avait une bouteille de champagne au frigo. Je lui ai apporté la bouteille et là, assis dans son bain, il a fait sauter le bouchon avec un grand geste cérémonieux. Il a dit :

— Pas de mousse dans le bain-tourbillon, mais le mousseux...

Et il a lancé la *Gazette* par-dessus bord avant de nous verser à boire. Il tenait son verre bien au-dessus de l'eau chaude.

— Je lève mon verre au bonheur d'être bien habillé et d'avoir des invitations intéressantes !

Je me suis assise sur le marbre entre les lavabos et j'ai bu en contemplant l'objet qu'était Sigurd dans son bain. Tout n'était que marbre et miroirs alentour. Sur le ciel noir donnait un puits de lumière qu'un pauvre arbre jaunissant s'évertuait à atteindre. Avec ses mains noueuses, ses genoux bosselés et ses mèches gris-blond éparses, Sigurd ressemblait un peu à son arbre. Pas tout à fait à la hauteur de l'architecture qui l'entourait. Ou bien était-ce moi qui projetais mes peurs sur lui ? Nous n'étions tous les deux que des animaux humains insignifiants. Puis je me suis rendu compte qu'il était trop tôt pour me mettre à boire du vin. Il fallait que je me prépare aussi. J'ai posé mon verre, glissé en bas du comptoir de marbre et traversé vers la chambre d'amis, où j'avais déballé mes cosmétiques dans l'autre salle de bains.

Pendant que je frottais, mélangeais, tamponnais, colorais et prenais du recul pour évaluer l'effet, le téléphone a sonné. J'ai entendu Sigurd répondre dans son bain, puis des exclamations, des bruits de chute, des éclaboussures hargneuses, et encore une sonnerie. Toute à mon projet de peinture, je n'ai pas voulu me précipiter pour demander ce qui se passait, mais quand je l'ai entendu farfouiller dans ses papiers, je suis allée voir. Je l'ai trouvé tout nu et dégoulinant, accroupi devant une commode. Il a grogné :

— C'est Annabelle, la salope. J'essaie de trouver son numéro.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Elle m'a appelé et puis elle a raccroché. Ça fait deux fois qu'elle fait ça.

— Pourquoi ?

— Elle veut que moi j'aille chercher une paire de gants chez son ex-mari. Elle dit que je peux trouver une excuse. Elle ne veut pas y aller elle-même parce qu'elle n'a pas de voiture et que, de toute façon, elle ne conduit pas, et qu'un taxi mettrait des siècles, et qu'elle est en train de se maquiller. J'ai dit que j'étais dans le bain, et que nous ne sommes pas prêts du tout, et que je ne veux

pas manquer le cocktail avant le bal. C'est là qu'on rencontre des gens. *Goddamn it*, t'aurais dû lui prêter les gants.

— Mais je veux les porter moi-même. Elle aurait dû se chercher des gants à temps.

Ayant trouvé son carnet d'adresses, Sigurd s'est redressé pour régler mon compte.

— Et toi, tu aurais dû te trouver un coiffeur à temps!

Puis il s'est repenché pour composer le numéro, violemment, sur le téléphone posé par terre à côté de lui.

— Annabelle? Écoute, tu vas être obligée de trouver une autre solution... *Fuck*, elle a encore raccroché!

Il a empoigné le téléphone et, indigné, il est retourné dans la salle de bains. J'ai entendu l'appareil résonner en frappant le marbre. Sigurd s'est jeté de nouveau dans son bain. Le moteur du bain-tourbillon a haleté et regimbé au moment où le corps de Sigurd déplaçait soudain son volume d'eau. J'ai filé dans l'autre salle de bains. Mais Annabelle a dû rappeler, parce que j'ai entendu encore du tapage dans la petite pièce en marbre, encore des bruits de récepteur malmené. «Aucun rapport avec moi», me suis-je dit en remuant le mascara.

J'ai enfilé des dessous fantaisie, des bas à reflets, des souliers argentés. J'ai enjambé le cercle de la crinoline et laissé tomber sur moi, avec précaution, la robe précieuse. Le moment était venu d'arranger mes cheveux. Sigurd, en slip et en chemise, est venu me demander de l'aider à ajuster sa cravate noire. Sans ses lunettes en demi-lunes, il n'y voyait pas bien, il y avait des agrafes qu'il n'avait jamais découvertes. Ensuite, il a voulu que j'insère ses boutons de chemise. Puis il m'a regardée. La robe pouvait aller, mais pas la crinoline.

— Trop jeune pour toi, enlève-la.

Il a regardé mes cheveux et sa bouche s'est durcie.

— Ça ne va pas du tout. Il y a des bouts qui dépassent partout. T'as pas un produit, un fixatif, quelque chose à vaporiser dessus ?

— Non, je n'ai rien comme ça. Et puis c'est mon style, romantique avec des mèches qui s'échappent.

— Romantique, mon œil, c'est un désastre.

Il a tourné les talons pour empoigner encore le téléphone.

— Je t'envoie en bas chez Chantal.

Chantal, dans l'appartement du rez-de-chaussée, préparait un *party* et n'avait pas le temps de faire de miracles avec des cheveux insensés. Elle m'a menée au milieu des banderoles et des sandwiches et m'a confiée à une amie de sa fille, une blonde en blouson de cuir noir, aux cheveux aussi secs et croustillants que des corn-flakes. La blonde s'est montrée aimable et vaillante. Dans la salle de bains de Chantal, elle m'a frotté les cheveux avec un produit moussant pour tenter de leur donner une forme à la *punk*. Quand elle a vu que ça ne marchait pas, elle s'est mise à les crêper, puis les a enroulés autour d'une mince brosse cylindrique hérissée de pointes. Quel désarroi quand elle a constaté qu'il n'y avait plus moyen de retirer la brosse ! Avec les cheveux longs tournés plusieurs fois autour, elle était complètement prise. Que faire ?

Nous sommes restées très polies toutes les deux, malgré ce contretemps. Au point où j'en étais, de toute façon, j'étais résolue à passer à travers tout — Annabelle, les tortures capillaires et le reste. J'ai suggéré simplement qu'on remonte chez Sigurd, où était ma brosse. Dans celle-là, les cheveux ne se prenaient pas inextricablement. La blonde a paru soulagée, elle a trouvé l'idée brillante, et nous avons pris la direction de l'escalier, avec la brosse infernale toujours plantée dans mes cheveux. Chose étrange, en sortant de l'appartement de Chantal, il a fallu un pantalon de soirée, jeté en travers du seuil, sans personne dedans. C'était à coup sûr un pantalon de soirée, j'ai vu les bretelles blanches traîner par terre et

je me suis dit: « Bon, une soirée qui bat son plein, mieux vaut ne pas poser trop de questions. »

Mais voilà qu'en haut de l'escalier, en franchissant la porte, on s'est payé le spectacle de Sigurd sans pantalon, filant comme l'éclair vers sa chambre.

— Sigurd, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai déchiré mon pantalon en cherchant mes boutons de manchettes en haut du placard. Je l'ai descendu chez Chantal. Elle le recoud.

— Elle n'y a pas touché. Il est par terre dans l'entrée.

— Alors elle va le faire. Je l'ai jeté là et je suis remonté au galop. *My God*, qu'est-ce qui arrive avec tes cheveux, maintenant ? C'est pire que jamais. Et c'est quoi cette chose qui dépasse ?

Il a enfilé un pantalon de flanelle grise avec sa chemise de soirée et il est ressorti de sa chambre.

— Sigurd, c'est ce qui arrive quand les techniques de coiffure s'en prennent à mes cheveux. Ça ne marche jamais.

— Ne désespère pas, a dit la blonde, il y a encore des choses qu'on peut faire.

Sigurd l'a ignorée. Il s'est tourné vers moi.

— Annabelle a trouvé d'autres gants, mais elle voulait toujours que je passe la prendre. Elle disait qu'elle ne pouvait pas guetter le taxi et se maquiller en même temps. Mais moi j'ai dit *tough shit*. Alors elle passe nous prendre en taxi quand elle aura fini de se remonter le portrait.

J'ai regardé Sigurd. Il avait l'air saoul. Il avait dû vider la bouteille de champagne en s'habillant et en hurlant après Annabelle. Il en était déjà à la spontanéité facile. Il allait bientôt me tendre la main droite pour me faire admirer sa fixité. J'ai dit :

— Et le cocktail ?

Mais il m'a simplement tourné le dos pour rentrer dans sa chambre.

La blonde et moi, on s'est repenché sur le problème des cheveux. Elle a réussi à en extraire la brosse et à les stabiliser en cloche à moitié affaissée sur le côté de la tête. J'ai fait mon possible pour avoir l'air content en la remerciant. Elle s'est dirigée vers l'escalier. J'étais soulagée qu'elle soit partie. Sigurd est réapparu en pantalon noir. Il regardait mes cheveux.

— Ugh !

Il n'avait pas l'air de trop s'en faire et s'est éloigné. J'ai décidé de ne pas trop m'en faire non plus, mais j'ai quand même tout défait, pour revenir au chignon négligé du début. J'ai été le lui montrer.

— Regarde !

— Au moins, les mèches folles sont parties.

C'était une trêve mitigée. Comme il partait se pomponner encore, j'ai sorti mon manteau et un long foulard de soie blanc. On a sonné.

— *Jesus Christ*, la voilà déjà, a dit Sigurd, et il a foncé hurler « Nous arrivons ! » dans l'interphone avant de revenir se brosser les dents.

On a sonné encore. Il a laissé sonner. J'étais plantée là à l'attendre. Il n'avait toujours ni veston ni chaussures. Il fourrait des choses dans ses poches. Il a trouvé son veston, qui semblait aller. Il a voulu mon foulard spectaculaire. Je le lui ai donné, mais j'ai vu qu'il ne savait pas comment le mettre. Du haut de ses six pieds, il allait marcher dessus. Pendant que je l'enroulais, il a dit :

— Tu descends, tu te présentes et tu lui dis d'attendre pendant que je finis de m'habiller...

J'ai arrêté d'enrouler le foulard. Je l'ai regardé. En robe de soie à volants qui touchaient terre, je ne sais pas à quoi je m'étais

attendue, mais sûrement pas à ce qu'il m'envoie dehors dans un pied et demi de neige boueuse pour faire patienter un taxi. Ni à devoir affronter seule, pour la première fois, la féroce Annabelle. Je reprenais mon souffle pour protester, mais Sigurd m'a devancée.

— ... et surtout sois gentille avec elle. N'oublie pas: son ami n'a pas seulement payé son billet à elle, mais le mien et le tien aussi, puisque tu devais venir...

Il était plutôt cramoisi, peut-être à cause du vin. Sa dernière remarque faisait son chemin dans mes circonvolutions cérébrales pendant que je mettais mon manteau et mes bottes, mais j'ai quand même retroussé mes volants et cherché les endroits les moins profonds pour arriver jusqu'à la rue, le taxi et Annabelle. J'ai trouvé une petite brune qui me regardait de travers d'un coin de la banquette arrière. Il était évident qu'elle était passée chez le coiffeur. La voiture était une Volkswagen Jetta ; j'ai préféré monter en avant avec le chauffeur. Et puis j'ai essayé de lui parler.

— D'où est-ce que vous venez ?

Il était sombre lui aussi, maussade, entre deux âges, en veston de cuir trop petit et usé aux épaules. Il n'avait pas de gants et tenait le volant froid avec des doigts longs, bruns et dédaigneux. Il a dit « Téhéran » sans me regarder.

Et nous avons attendu. À la fin, Sigurd, tout habillé, brossé, parfumé et saoul, a bondi dehors et est monté à côté d'Annabelle pour donner des instructions au chauffeur qui, au lieu de répondre, détournait les yeux. Il nous a conduits jusqu'à l'hôtel Bonaventure. Il s'est arrêté sous la grande marquise étincelante et, la tête rentrée dans les épaules, les mains rivées au volant, il n'a rien dit non plus quand Sigurd l'a payé et a aidé Annabelle à descendre. Après un instant d'hésitation, je suis descendue à mon tour.

Plantée là parmi les courants contraires, étourdissants, de vent froid et d'air chaud, tenant mon sac à chaussures d'une main et mes jupes de l'autre, j'ai regardé Sigurd et Annabelle, puis l'homme maussade de Téhéran. L'espace d'un instant, j'ai

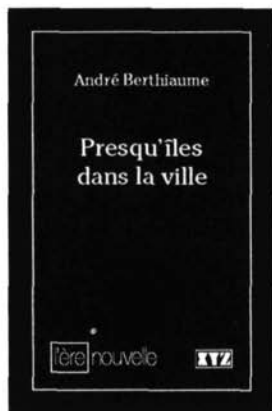
chancelé. Qu'est-ce que je faisais là, sous toutes ces lumières futilles? Quel cheminement du hasard — ou quelle stupidité de ma part — m'avaient conduite à cet endroit précis, en compagnie de ces gens effroyables? L'espace d'un instant, j'ai eu le cœur tourné vers tout, excepté eux. L'espace d'un instant, j'aurais ramassé mes volants et sauté dans le taxi avec le chauffeur. Mais il était déjà trop tard. J'ai regardé sa voiture s'éloigner dans des éclaboussures de neige noire, vers une vie inconnue — normale, décente, frustrée. Puis je l'ai perdu de vue, et il ne m'est resté qu'à me tourner de nouveau vers les ampoules électriques et à entrer avec les autres dans la salle de bal, au moins pour quelque temps.

*Traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Issenhuth
et Judith Cowan*



l'ère nouvelle

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



162 p., 17,95 \$

André Berthiaume

*Presqu'îles
dans la ville*

« André Berthiaume a, de surcroît, une écriture qui cisèle les êtres, les émotions et les choses. Pas une once de surcharge, des mots qui frappent leur cible infailliblement. »

Christian Bélanger, *Québec français*

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4